en ôtant la liberté nationale aux Polonais, la liberté religieuse aux uniates et aux dissidents russes, les droits civils aux juifs. Ce n'est pas dans cet état, la bouche muette, les yeux bandés, *l'âme déchirée par des contradictions et des remords*, que la Russie doit aller à son œuvre historique! Nous avons eu déjà *deux graves leçons*, DEUX AVERTISSEMENTS SÉVÈRES ; à Sébastopol premièrement ; et puis dans des circonstances plus significatives encore : à Berlin. *Il ne faut pas attendre le troisième avertissement* QUI SERAIT PEUT-ÊTRE LE DERNIER. » On peut rapprocher cet avis de la démonstration militaire ébauchée au début de ce livre. Cinq cent mille Russes pris en Pologne par l'armée austro-allemande trois semaines après l'ouverture des hostilités ! Ce que serait la Russie après ce *dernier avertissement*, ce serait à la triple alliance et à son *hégemôn* de le prononcer.

Si l'*hégemôn* prononçait que l'Etat Russe a cessé d'exister, d'où s'élèverait une voix pour contredire ce jugement de la force ?

C'est le sort des armes. Avant de faire appel aux armes, ce dernier vestige du *jugement de Dieu*, il faut que le peuple se sente la conscience tranquille. Autrement, il n'a rien à attendre, s'il plaît à son adversaire d'être cruel. Il appartient corps et âme à son adversaire comme la vie du gladiateur appartenait à son antagoniste, comme la vie du vaincu appartenait au vainqueur dans les duels du moyen âge. Ce n'est qu'à bon escient que les peuples doivent faire appel au jugement de Dieu. Ils doivent auparavant interroger leur conscience : que la France fasse ainsi avant de jeter le cri de guerre à la triple alliance et de courir les risques terribles « *du glaive qui coupe bras et jambes* » : on n'a jamais trop réfléchi avant de courir à de

pareilles extrémités ! Avant de s'y engager, un coup d'œil à la politique fondée sur la paix, pratiquée par l'arbitrage, est-il de trop ? « Les intérêts de l'humanité entière *n'existent pas pour l'Etat* et pour le gouvernement séculier dont les devoirs sont limités à la *fraction du genre humain à laquelle il est préposé*. L'Église universelle, tout en gardant au moyen de son ordre sacerdotal unifié dans le Souverain Pontife la religion de la paternité commune, *le grand passé éternel de notre espèce*, n'exclut pas cependant la *diversité actuelle des nations et des Etats*. Seulement l'Eglise ne pourra jamais sanctionner, et en cela elle est l'organe fidèle de la vérité et de la volonté de Dieu, *les divisions et les luttes nationales comme condition définitive de la société humaine*. »

Peut-être trouvera-t-on mystique la forme donnée par Soloviev à cette nou-

velle pensée ? En tout cas, que l'on appelle du nom que l'on voudra l'autorité qui donnera la paix aux peuples ! que l'on trouve un autre nom que celui du Pape pour réaliser le *desideratum* que réclament *le commerce et l'industrie* (style de la rue du Sentier) ! que l'on invente autre chose pour obtenir le même résultat ! Quelle que soit la forme donnée à la solution, cette solution sera meilleure pour la France et aussi pour la Russie que le *novus rerum ordo* qu'imposera à l'Europe la victoire de la triple alliance. Quant à la défaite de la triple alliance, je ne la vois pas, j'ai peut-être tort. Admettons-la pourtant ! Je ne saisis pas encore bien les avantages que la défaite de la triple alliance procurera *au commerce et à l'industrie*. Il est vrai qu'on peut me reprocher d'avoir de trop mauvais yeux en n'admirant pas les merveilleux tableaux

que les montreurs de *Lanterne magique* offrent chaque jour au public français.

Soit ! j'ai de trop mauvais yeux. C'est le reproche qui était à la mode avant août 1870, quand il s'agissait du colonel Stoffel ; avant juin 1866, quand il s'agissait du modeste officier qui expliquait avec une parfaite simplicité que l'armée prussienne serait à Francfort, à Hanovre, à Dresde, à Munich, avant que les bataillons de leurs adversaires ne fussent mobilisés ! En tout cas, la solution que nous opposons ici à la guerre, celle de l'arbitrage sensé et sincère, vaut d'être examinée. Il est permis de lui appliquer quelques-uns des termes employés par Soloviev : « Cette solution n'a rien d'exclusif et de particulariste ; elle est un nouvel aspect de l'idée chrétienne elle-même ; pour l'accomplir, il ne faut pas agir *contre* les autres nations, mais avec elles et

pour elles. » Peut-on ajouter avec Soloviev ? « C'est la grande preuve que cette idée est vraie. Car la *Vérité* n'est que la forme du *Bien* et le *Bien* ne connaît pas d'envie. » Cette formule a un caractère métaphysique. Elle peut étonner l'esprit. Elle a l'avantage d'être nette, précise, originale, de faire saisir la différence de l'idée avec mainte autre opinion n'ayant pas le même lien avec la *vérité*, avec le *bien*.

Cependant l'homme ne comprend pas la vérité et le bien, sinon à travers le voile des expressions auxquelles il est accoutumé : le voile choisi par Soloviev semblera sans doute d'une couleur trop éclatante aux yeux du lecteur. Nous ne tenons pas plus que cela à la couleur et à l'éclat de la phrase. Néanmoins il était bon de produire le témoignage d'un Slave, quand il s'agissait de choses russes, et d'un Slave parfaitement éclairé sur les

choses de son pays. L'idée russe est aux antipodes de l'idée française, elle ne s'habille pas à notre mode, ce qui nous la fait paraître ou charmante ou grotesque, selon le côté où nous avons dormi ; Soloviev est un écrivain digne d'être médité ; Aksakov, dont il a été cité plus haut un important passage, est aussi un écrivain original. Quand Ivan Aksakov mourut le 28 février 1886, ce fut en Russie un deuil national. C'est assez dire le cas que ses compatriotes faisaient de l'écrivain. En Russie, dans le monde qui pense, M. Vladimir Soloviev jouit d'une légitime considération. M. Soloviev est peu connu des lecteurs français, il mérite de l'être.

Si l'on rapproche ses réflexions aussi sincères que cruelles pour le slavisme actuel des cris arrachés par la souffrance aux Polonais, on entend sur la situation des Russes en Pologne la note vraie. « De

tous les griefs que nous avons contre la Russie, *celui d'être schismatique* et d'avoir voulu *nous imposer l'apostasie* est le plus impardonnable de tous ; c'est celui qu'elle a inscrit *dans nos cœurs et dans nos consciences* avec les traits les plus ineffaçables ! » C'est à la remarquable étude sur *la Pologne et les Habsbourg* que sont empruntées ces lignes ainsi que les suivantes : « Si la Russie depuis un siècle avait juré de *détruire de ses propres mains les liens si fragiles* qui pourraient exister entre elle et la Pologne, elle n'aurait pu mieux faire qu'en déportant, comme elle l'a fait, les évêques, *en exilant des centaines de prêtres en Sibérie*, en voulant imposer la religion grecque à des enfants nés d'un père catholique, et finalement *en décrétant dans une heure d'aberration capricieuse*, que les catholiques russes, par le seul fait de leur croyance, seraient *privés*

de l'exercice des droits accordés dans leur province aux habitants d'une autre confession. » A la Russie de comprendre! Sa défaite — et elle est écrite d'avance — ce sera *la ratification par la force* des droits de la Pologne à être rendue à sa religion, à ses mœurs, à sa langue ! Et cette ratification, est-il un Français qui aurait le cœur assez dur pour ne pas y applaudir? Triste contradiction entre ce que la France croit être son intérêt du moment et les éternelles prescriptions de la vérité ! A la Russie de réfléchir! Se jettera-t-elle dans une lutte inégale ? Sa défaite sera douloureuse pour la France, qui se fie avec joie à la toute-puissance des armées russes. Cette défaite sera consolante pour l'Europe, heureuse de voir respirer les pauvres Polonais, libres enfin de pouvoir pratiquer leur religion aux pieds des autels catholiques, aux genoux de la Vierge ! « De

toutes les libertés humaines, *celle de la conscience est la plus inaliénable*, et les soi-disant libéraux qui veulent détrôner Dieu travaillent de leurs propres mains aux restaurations monarchiques, de même que *les autocrates qui veulent imposer aux peuples une religion toute faite* les jettent dans les bras d'une puissance voisine où ils savent trouver la tolérance, la justice et le respect de leur foi. » *Habent aures et non audiunt !* est-on tenté de s'écrier en lisant les prétentions vaines et folles des panslavistes ! Quels démentis infligent quotidiennement les faits, à ces déclamations sonores et creuses ! Est-il quelque démenti plus éloquent que ce simple épisode ?

« Lorsque la nouvelle du dernier attentat commis contre le czar au Palais d'hiver s'est répandue brusquement en Europe, un même sentiment s'est emparé de

tous les esprits. La destinée tragique qui semble poursuivre le souverain absolu de soixante-dix millions d'hommes a inspiré à tous les penseurs la même réflexion. Où donc ce potentat, que de nombreux gardes environnent, que des milliers de Cosaques et d'agents de police entourent en quelque sorte d'un cordon sanitaire, mais qui sent, malgré tout, le sol trembler partout sous ses pas, où donc pourrait-il reposer, ne fût-ce qu'une heure, sa tête en sûreté? » Quelle leçon pour les Polonais! Assister au supplice du tzar, à qui l'idée nihiliste, bourreau impitoyable, fait expier les crimes commis par ses prédécesseurs sur le peuple polonais! « Son palais est miné; les voies ferrées qu'il traverse cachent des tonneaux de dynamite sous leurs rails. Ni à Pétersbourg, ni à Moscou, sa vie n'est à l'abri d'un coup de main. » Cherchez une image plus saisissante pour opposer à l'or-

gueil d'un colosse la fragilité de ses projets. « Un seul point, dans son immense empire, lui offre un abri sûr, un asile inviolable: c'est la capitale du royaume qu'il a martyrisé, l'ancienne résidence des rois de Pologne; c'est Varsovie. Là, seulement, le nihilisme n'a pas d'adeptes; là, seulement, les idées sauvages et les principes destructeurs de l'Internationale n'ont jamais pénétré. » Des diverses démonstrations de l'excellence de la foi catholique, l'une des plus solides se tire des fruits qu'elle offre aux États qui la pratiquent. L'histoire contemporaine est pleine d'enseignements à cet égard: « Dans tout l'empire russe, il n'y a qu'un point où le tzar n'ait à redouter aucun attentat. C'est le royaume de Pologne. Son pouvoir y est maudit, ses lois y sont détestées; mais sa personne y sera sauvegardée par la loyauté du caractère national. » Pour nous, Fran-

çais, qui avons le culte du beau et du bien, n'y a-t-il pas, dans cette antithèse saisissante, quelque chose qui sollicite l'admiration, qui sollicite l'imitation ? *Qui habet aures audiat !* « Chacune de nos insurrections a été froidement provoquée par un pouvoir dénué de sagesse, de modération et de bon sens. Si le czar Alexandre n'avait pas modifié, sans motifs plausibles, la constitution libérale de 1815, l'insurrection de 1831 n'aurait pas éclaté. Si, plus tard, les gouverneurs de Varsovie n'avaient pas surexcité la population par un ensemble de mesures arbitraires et vexatoires, celle de 1853 n'aurait pas eu de raison d'être. » Comparez cette page avec les considérations que Pierre Boborikine, le chroniqueur des *Novosti* et du *Messager d'Europe*, a formulées sur une situation semblable. N'oublions pas que les *Novosti* et le *Messager d'Europe* sont les

principaux organes du parti libéral russe. « L'Allemagne ne règne à Metz et à Strasbourg que de nom. Seize ans se sont écoulés depuis le jour où l'empire germanique s'est emparé de l'Alsace et de la Lorraine. Le vainqueur s'est ingénié à se faire accepter de la population alsacienne ; il a donné aux provinces conquises tous les privilèges, une admirable université, des théâtres, toutes les faveurs... la population est restée insensible à ces avances. » L'Alsace et la Pologne, détournées l'une et l'autre par la force de ce que les Alsaciens et les Polonais considèrent comme leur droit national, fournissent des points de comparaison instructifs pour les gens qui seraient tentés de regarder les souffrances *de la Pologne comme une quantité négligeable*. Il n'est pas un des arguments qui font battre notre cœur de Français, quand il s'agit des Alsaciens, qui ne puisse être

développé à nous faire rompre le cœur, lorsqu'il s'agit des Polonais.

Nul n'est censé ignorer la loi, dit, en médiocre français, un aphorisme administratif. Il est permis de répéter, pour la gouverne des politiciens qui tiennent une plume : *nul ne doit ignorer l'état moral de l'Europe,* les droits violés, la justice méconnue! Un écrivain français n'a pas le droit d'être égoïste. Faire fi des cris de douleur qui sembleraient injurieux à son invité ou à son amphitryon d'une heure, n'est pas d'un vrai Français! Que de pareilles pensées puissent être écrites, qu'elles soient vraies! c'est le plus bel éloge qui sera jamais mérité par l'esprit français : c'est le rare mérite du soldat du droit que de faire fi de ses propres blessures pour consoler autrui. Soloviev a mis en lumière, dans des pages déjà citées ici, « cette nouvelle idolâtrie, cette folie épidémique du

nationalisme, qui pousse les peuples à adorer leur propre image au lieu de la divinité suprême et universelle. » Ce qu'il écrit de la Russie, ne peut-on le penser de la France, infidèle aujourd'hui à sa mission? Il existe, sur ce point de vue de la mission d'un peuple et des déviations que lui font subir les caprices, les intérêts, les passions des individus, un témoignage des plus caractéristiques.

Il émane d'un écrivain qui n'est ni un mystique, ni un philosophe de parti pris; aussi convient-il de s'y arrêter avec attention. Quand il aura été rappelé qu'il s'agit du chancelier d'Allemagne écrivant au comte d'Arnim, et que ces lettres politiques ont vu les faits confirmer pendant quatorze années consécutives les prévisions exprimées par leur auteur, l'intérêt de ces considérations sera bien marqué. Le 23 août 1871, le comte d'Arnim avait

été nommé ministre d'Allemagne près la République française, en mission extraordinaire. Le 2 mars 1874, un décret le relevait de cet emploi. Dans cet intervalle, des lettres nombreuses lui furent adressées par le prince de Bismarck ; plusieurs de ces lettres ont été livrées à la publicité. En voici une, datée du 20 décembre 1872, portant la désignation de *dépêche,* et le numéro 271 (Valfrey, *Procès d'Arnim,* pages 76 à 83, *passim*).

« Les choses marcheraient autrement et d'une façon qui ne serait pas non plus désirable pour nous, je le crains, si, avant le paiement de l'indemnité et l'évacuation du territoire français, un des prétendants s'emparait du pouvoir. On nous prierait alors d'une façon amicale de favoriser le développement du jeune germe monarchique en faisant à la Monarchie, au point de vue du paiement et de l'évacuation,

des concessions que nous aurions refusées à la République. Nous pourrions, il est vrai, refuser d'agir ainsi ; mais je craindrais que d'autres Cabinets, et notamment des Cabinets qui nous sont sympathiques, ne nous recommandassent d'une manière plus ou moins pressante d'avoir des égards pour l'élément monarchique en France. Bien que l'on soit *trop intelligent* à Londres, à Saint-Pétersbourg et à Vienne pour croire qu'une France monarchique soit moins dangereuse pour nous que la domination des partis républicains dans ce pays, on aurait trop intérêt à faire semblant de le croire, afin d'obtenir des avantages dans un autre sens, pour ne pas nous faire ressentir, sous ce prétexte, le désagrément que causent notre situation actuelle et le transfert des milliards de la France en Allemagne, transfert incommode pour tout le monde, excepté pour